

Entretien avec Francine Desbiens

Marcel Jean

Number 43, Summer 1989

Cinéma d'animation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22917ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Jean, M. (1989). Entretien avec Francine Desbiens. *24 images*, (43), 31–31.

ENTRETIEN AVEC FRANCINE DESBIENS



PHOTO: JACQUES DUFRESNE

Employée à l'ONF depuis 1965, réalisatrice depuis 1969 (*Dernier envol, Ah! vous dirai-je maman*), productrice de 1974 à 1979 (*Luna, luna, luna*, de Viviane Elnécavé), Francine Desbiens a été une observatrice privilégiée de l'évolution du cinéma d'animation au cours des 25 dernières années.

— Comment percevez-vous la présence grandissante des ordinateurs dans les studios d'animation?

Francine Desbiens: Je dois dire que je ne compte pas parmi les personnes les plus au fait des derniers développements de l'informatique. Mais, je vois l'ordinateur comme un instrument de travail. Pour moi c'est un peu comme un crayon, et à partir du moment où tu considères ton crayon comme un créateur, tu as un problème. Je crois donc que c'est au niveau de l'exécution que se situent les grandes promesses de l'ordinateur.

— Quelle est la tendance actuelle en animation?

ED.: Elle est au réalisme. J'ai d'ailleurs été surprise d'entendre beaucoup parler de réalisme récemment parce que, pour moi, l'animation est au cinéma de prises de vues réelles ce que la poésie est au roman. C'est-à-dire qu'elle permet, en peu de temps, par des détours, de dire des choses lourdes de sens. Prôner le réalisme à tout prix équivaut en quelque sorte à nier la spécificité de l'animation. Je crois tout de même qu'il y a un travail à faire sur le réalisme. Youri Norstein, par exemple, dans ce qu'on a vu du *Manteau*, arrive à le transcender, il pousse l'effet de réel à son paroxysme... Par ailleurs, je remarque que si, autrefois, on voyait beaucoup de films expérimentaux dans les festivals d'animation, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les comités de sélection et le public des festivals privilégient des films faciles, accessibles comme *The Cat Came Back*. On a donc du mal à s'imposer à l'intérieur même du milieu. Un bon exemple de cette ère de facilité, c'est la façon dont a été accueillie la remise du prix Héritage-McLaren à Pierre Hébert: il y avait à peu près vingt personnes à la rétrospective qui lui était consacrée au festival d'Ottawa, et plusieurs membres d'ASIFA-Canada (Association internationale du film d'animation) ont contesté l'attribution du prix à Hébert parce qu'ils refusent de voir la parenté entre son travail et celui de McLaren. Il y a actuellement une sorte d'unanimité autour de la légèreté qui aveugle les gens des festivals.

— Et à l'intérieur de l'ONF?

ED.: On est constamment remis en question. Nos films sont mal diffusés, on parle d'eux comme des «petits films», etc. Nos patrons, lorsqu'on leur dit que nos films sont probablement vus puisqu'ils demeurent au catalogue alors que bien des films de

prises de vues réelles sont retirés, nous répondent que c'est parce qu'une petite boîte, ça se met bien sous le bras.

— Dans l'ensemble, êtes-vous pessimiste face à l'avenir?

ED.: Je refuse de l'être. Je crois, par rapport à la question de la légèreté des œuvres, que c'est un cycle: il y a quelques années on réclamait des films de type Disney parce qu'il y avait trop de films abstraits et expérimentaux, aujourd'hui on est tombé dans l'excès inverse. Quant au problème de diffusion, il est lié à la crise générale du court métrage.

— Croyez-vous, comme plusieurs le disent, que l'animation à l'ONF est sur son déclin?

ED.: Cela s'inscrit à l'intérieur de la rumeur voulant qu'il ne se fasse plus rien de bon à l'Office. Pourtant, bon an mal an, il se fait plusieurs bons films dans l'ensemble des studios. Que l'ONF soit sur son déclin au point de vue financier, de l'administration et de la philosophie, c'est probable. Et il est difficile de produire dans un contexte si négatif. Ensuite, naturellement, quand il y a une crise financière à l'ONF, la première chose qu'on veut faire sauter c'est le secteur des «p'tits bonshommes».

— Que pensez-vous de l'avenir de l'utilisation de l'ordinateur, en animation, à l'ONF?

ED.: J'ai des doutes. Je ne vois pas comment l'ONF, avec ses moyens, pourra concurrencer le secteur privé et, surtout, les Américains. Au niveau de la recherche, peut-être, mais pour la production, jamais. Si l'ordinateur devient un outil dont peuvent se servir les animateurs, tant mieux. Cela sera utile. Mais, actuellement, ce n'est pas le cas. Il est vrai que certains ne veulent pas s'en servir, mais ceux qui ont voulu n'ont pas réussi. C'est sûr que lorsque l'appareil aura toute sa souplesse ce sera merveilleux, mais on est encore loin de là et cela commande beaucoup de ressources. Quant à moi, l'avenir n'est pas là! ●

propos recueillis par Marcel Jean